Dure mère

SERGEJ ROÍC

Première inférence
L'idée de la Valnatie

I heard it through the Gossip Mill

J'ai reçu la convocation de l'étude d'avocats Dunbar&Watson alors que j'étais en voyage et, l'enveloppe dans ma poche, j'ai parcouru la moitié du Continent Aride, à l'instar du voyageur par excellence, Baldo Charlton. Il en est sorti un reportage que j'ai publié en feuilleton dans le second journal auquel je collabore, le *Bright Examiner*.

Je cours à la rencontre de la description d'un fleuve placide. Sur la route de l'Ouest, je m'arrête au bord d'un lac rouge immobile. Un point noir silencieux vient de se détacher de l'autre rive et, je le vois mieux maintenant, s'agrippe à un câble qui fouette l'eau: c'est un radeau-araignée. Quelqu'un prononce les mots «lit du fleuve» et «argile», puis demande: «Vous écrivez quoi?» Je réponds: «Un sentiment. Le simple bonheur d'être au centre d'un monde encore vierge dans lequel, à chaque pas, je puis découvrir le nouveau nom des choses.»

Tandis que je parcourais les landes semi-désertiques du continent des antipodes, je ne pouvais m'ôter de la tête la communication venue de Port Moran: sans la moindre explication ni donner d'autres nouvelles, mon frère Neven Nazor avait mis à mon nom Vesna, la barque à voile amarrée au port de Seaside, sur la côte de la Mer Septentrionale. A mon retour, je m'occuperais du transfert de propriété de cette barque désirée depuis ma tendre enfance. Mais qu'était-il arrivé – était-il arrivé quelque chose? – à Neven Never, mon frère fugitif et introuvable, toujours présent néanmoins dès que je me laissais happer par la seconde navigation, celle, implicite, du mental?

A mon retour du Continent Aride, j'ai loué une garçonnière à Tela, où L'*Etoile du Soir*, le quotidien qui n'a pas tourné le dos à la pensée, a son siège. J'y écris des éditoriaux, des articles pour les pages culturelles, des récits de voyage; l'été, lorsque j'y passe, je vais nager et lire sur le rivage de la Mer Duale; l'hiver, je mange et bois dans les *usnice*, les tavernes éparpillées sur le haut-plateau rocheux tout proche. Les questions douanières liées au transfert ainsi que le transport de la Vesna à Tela ont pris quelques mois. Pendant la réparation et le rodage de la barque à Tela, au chantier naval proche du phare, je ne savais pas encore ce que j'allais en faire. J'ai pris l'habitude, une fois par mois, puis deux fois, et pour finir une fois par semaine, de faire la navette entre Coriolan et la mer où mon journal avait son siège. C'est alors seulement que j'ai réalisé à quel point je m'étais éloigné de ce rivage, du souvenir de ma famille et, en définitive, de toute l'histoire incertaine entre côte et mer à laquelle je dois mes racines et ma vie même: la Valnatie de mes souvenirs se trouvait toutefois mille kilomètres encore plus à l'est de ma nouvelle ville.

A Coriolan, j'avais quitté un appartement avec terrasse, le périodique à grand tirage que j'avais dirigé, mon ex-femme qui se chargerait des tâches pratiques et mon camarade en littérature, Lucio.

A Tela, je m'occupais de Vesna, échappant ainsi à mes devoirs de journaliste: tout en réparant la barque, je me perdais dans mes souvenirs. «Les hautes montagnes, les Algides par exemple, ont leur pareille à l'intérieur de nous», avait murmuré Neven un matin; un rayon de soleil venait de rebondir sur le dos de la cuiller en argent posée sur la table de la cuisine de la maison familiale. J'avais tourné la tête mais mon frère, voyant encore en moi un enfant, avait ajouté aussitôt: «Retourne te coucher, il est encore tôt.» Une autre fois, il avait dit: «Quand nous nous concentrons sur un objet, quel qu'il soit, le seul fait de lui prêter attention peut nous faire plonger sans qu'on le veuille dans son histoire.» Neven pensait à haute voix. Je me souviens que, tout en se concentrant sur la présence du passé, il tournait et retournait entre ses mains cette même cuiller en argent, plus vieille que lui de trois révolutions.

En réalité, sans ce transfert de propriété inattendu et le rêve du naufrage et de la chute du haut du ciel, j'aurais peut-être laissé tomber mon frère. Neven, plus âgé que moi de quinze révolutions, est un astronome qui se consacre à ce qu'il appelle ses recherches privées. Jeune encore, il est parti pour l'Homérique et il est resté plus de vingt révolutions à la cour de Matt Kowalski ou dans les alentours. Il s'est ensuite établi à Port Moran, sur la Mer Septentrionale. Il rentrait en Valnatie pour l'été jusqu'à ce que, à la mort du grand-père, il hérite de la barque à voile et finisse par passer les dernières révolutions entre l'île de Malina et l'Anglie. A Santa Caterina, sur l'île, on le surnommait Never, parce qu'il ne s'était jamais complètement lié aux gens du lieu: il repartait chaque fois que quelqu'un essayait de le convaincre d'y rester.

J'ai passé six mois entre la côte et Coriolan et il a été clair pour moi que la Valnatie (l'idée de cette terre du souvenir) m'attirait avec une force à laquelle j'étais incapable de résister – oui, même Neven Never s'y était rendu lorsqu'il était retourné à l'«Etat des Iles». En dehors des contacts téléphoniques avec mon ami Lucio, j'ai renoncé avec une facilité surprenante à la métropole du Nord et à son monde d'intérêts et de relations pour explorer un horizon qui se transformait de plus en plus en un rêve les yeux ouverts. La barque à voile dont mon frère m'avait fait cadeau avait été la dot de mon prochain mariage avec la Valnatie.

Le jour où j'ai reçu la convocation des avocats de Neven – je venais de sortir du bureau de poste des antipodes et je me suis protégé les yeux de mes mains –, le soleil était un cercle de feu sur la scène infinie du ciel. Le parking qui s'étirait devant moi, labyrinthe de lignes bleues sous mes pieds, menait au grand pré d'herbe brûlée. Un couple d'arbres sans ombre, le pré entouré d'une mer de mangroves. Quand, avec leurs guitares, les hippies avaient commencé à chanter *I heard it through the Gossip Mill*, la reprise de Breedence qui n'en finit jamais, j'avais ôté mon sac à dos et l'avais déposé au bord du parking, à l'ombre du bureau de poste, me disant que ce serait ma maison jusqu'au coucher du soleil. Je tenais à la main la lettre qui m'avait rejoint à l'autre bout du monde. Je savais mon frère généreux et imprévisible. De l'enveloppe sortait la forme élancée de la barque à voile, Vesna. Oui, à présent elle était mienne, Neven m'en avait fait cadeau et ce que chantaient les hippies, *Not much longer would you be my gal*, était pur et simple mensonge. A cet instant précis, j'ai réalisé que, toute ma vie, j'avais désiré la barque de mon frère; j'aurais pu dire la même chose de la Valnatie. Qu'était-il arrivé? Neven Never avait-il découvert ou perdu quelque chose? Où se trouvait-il, qu'attendait-il, et qu'est-ce qui m'attendait? Que contenaient, de quelle pâte étaient faits ses souvenirs?

Quel rêve as-tu fait ?

Vesna et Neven, Neven et Vesna, la barque blanche. Ils étaient inséparables. Vesna filait, compacte: elle avait ces qualités qui, d'une barque, font une femme. Mon frère était son amant, il s'était retiré sur l'île de Malina après une vie de voyages et de recherches privées, dont nous, sa famille, pensions savoir quelque chose, mais en réalité ignorions tout. Sur l'île, il passait des journées entières dans la maison du bord de mer, d'où il sortait le soir pour aller jouer aux cartes dans la salle à manger jamais éclairée de la «forteresse» de notre clan, un vieil immeuble qui ouvrait tout grand son cœur de pierre une fois poussé le portail de fer donnant sur une ruelle intérieure. Nous l'avions vu lever l'ancre, seul et sans préavis, au mouillage du port: il reviendrait, il était toujours revenu, quelques semaines ou quelques mois plus tard. La barque virait au large des îles de Strazza et de Scolta et disparaissait dans le néant. On raconte que Vesna et Neven auraient poussé jusqu'aux colonnes d'Achille et au-delà, brisant les bastions d'une autre dimension, s'annihilant et adhérant à une réalité ultérieure, celle qui s'étend à perte d'âme quand le vent tombe et qu'on se heurte, voiles amenées, à la seconde navigation du philosophe Arcas voilà ce que j'ai écrit après m'être imaginé toute la Valnatie que je pouvais supporter à l'intérieur de l'histoire que j'avais l'intention de raconter. A vrai dire, je crois que Neven était parti vers l'est, à la rencontre des légendes nées et grandies autour de la Mer des Héros, là où le vieux poète Doros avait raconté à la jeune devineresse Doro un rêve métamorphique sur l'ascension au ciel. Depuis l'enfance, mon frère m'avait parlé du «ciel étoilé au-dessus de nous» du philosophe Klang et du «désir d'ascension en chacun de nous».

La barque avait été réparée et rodée dans le chantier naval à proximité du phare: qu'allais-je en faire, m'étais-je demandé durant le printemps précoce de la dernière révolution. Histoire de commencer, j'avais prié Fanny, ma collègue à l'*Etoile du Soir*, de m'accompagner pour deux ou trois sorties le long de la côte. La première fois, nous avons fait halte à Divago: le port circulaire, la petite place, les hôtels neufs de l'autre côté de la baie. La deuxième fois, en compagnie d'un chat qui s'était hissé à bord dieu sait comment, nous avons poussé jusqu'à Nuova Lamia. Sur le quai et dans les rues proches du port, j'ai trouvé dans cette ville des traces du passage de Neven. Je les ai reparcourues – retracées – de mon mieux avec Fanny, Francesca Strozzi, la rédactrice – sourire malicieux, manières d'un autre temps, physique avenant, intelligence aiguë – qui m'avait plu dès le jour où j'avais fait sa connaissance.

«Quel rêve as-tu fait? Raconte-le-moi et je te l'expliquerai», vibrait d'une fenêtre ouverte au coin de la rue la voix de mon frère. «Ne me reproche pas mon retard: je n'ai pas moyen de lire tes pensées tous les jours. Reviens vite, j'ai bon espoir de réussir. J'ai presque envie que nous soyons tous deux des papillons et vivions ainsi, rien que trois jours d'été. Ce que nos yeux voient dans un chêne est semblable à ce que voyait Arcas; mais pourquoi se rappeler la vie telle qu'elle était autrefois, si l'éternité tout entière nous attend? Durant les conversations au coin du feu, il nous arrive de nous oublier nous-mêmes, mais dans les prés nous nous dressons de toute notre stature. Sur la pointe des pieds, nous sommes sur une petite colline», ai-je entendu, me suis-je souvenu, ai-je cherché et trouvé; ensuite, je l'ai raconté à Fanny.

Extrait du roman Dura madre, *traduit de l'italien par Christian Viredaz.*

biblio

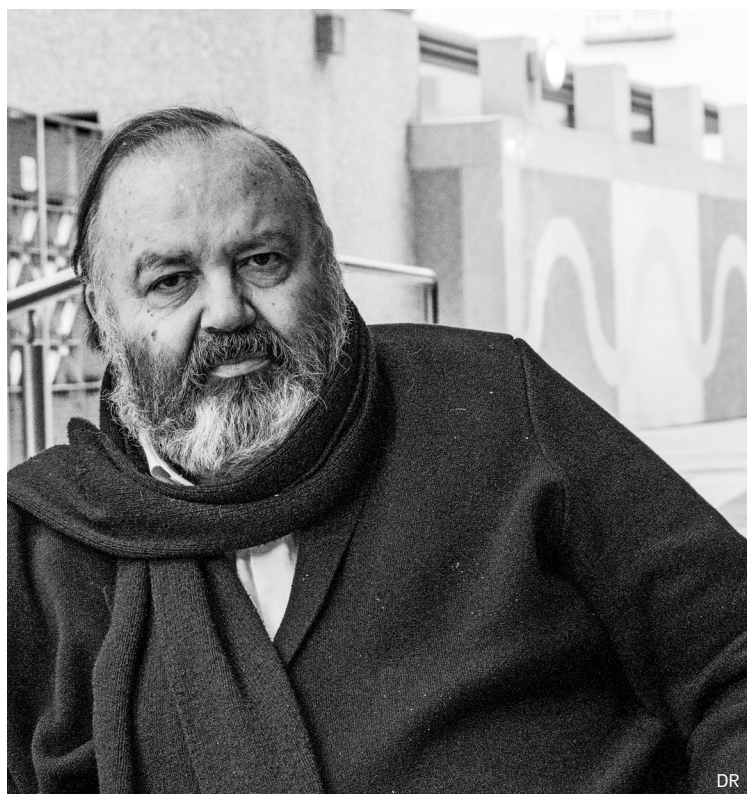
Dura madre. L'infinito di Leopardi
Milan, Mimesis, 2026.

Solaris - parte seconda
Sesto San Giovanni, Mimesis, 2020.

Vorrei che tu fossi qui. Wish you were here
Sesto San Giovanni, Mimesis, 2017.

Des hommes innombrables
Traduit de l'italien par Christian Viredaz
Vevey, L'Aire, 1997.

Retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inedits
Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, du Fonds Frei, de la Fondation Œrtli et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.


DR

bio

SERGEJ ROÍC, né en 1959 à Sebenico en Dalmatie (Croatie), vit depuis 1968 au Tessin, où il a fait sa scolarité avant de poursuivre ses études (lettres et philosophie) à l'université de Zagreb. Il écrit en italien et a publié depuis 1991 une quinzaine d'ouvrages (romans, nouvelles et essais, notamment *La dittatura invisibile* avec Alexandre Zinoviev, en 2000) qui lui ont valu plusieurs prix littéraires. Coprésident du PEN-Club de la Suisse italienne et romanche, également traducteur, journaliste culturel et chroniqueur, il collabore régulièrement, entre autres, au *Corriere del Ticino* et à l'hebdomadaire *Extra*. *Dure mère* est le dernier volet d'une ambitieuse trilogie de philosophie-fiction.

CHRISTIAN VIREDAZ, né en 1955, Prix suisse de littérature 2026 (Prix spécial de traduction), a publié à ce jour six recueils de poèmes et traduit, depuis 1981, une cinquantaine d'ouvrages, de l'italien surtout (notamment Fernando Grignola, Alberto Nessi, Giorgio et Giovanni Orelli ainsi que, tout dernièrement, Mercure Martini et Matteo Terzaghi, ou encore, de l'allemand, Franz Hohler et Francesco Micieli). Deux autres recueils et trois autres traductions paraîtront au printemps 2027. Il lui arrive aussi d'œuvrer comme mentor. Il évoque un aspect particulier de la traduction de ce passage du dernier roman de Sergej Roíc dans un texte à lire sur notre site.
.